

JOB ET JEAN,

VAUDEVILLE EN DEUX-ACTES,

no 716

PAR MM. LOCKROY ET ANICET BOURGEOIS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 21 OCTOBRE 1841.



2820

BRUXELLES,

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
RUE DES PIERRES, 46 ;

GAMBIER, au Théâtre; D. NEIRINKX, Grand'Place,
et chez les principaux Libraires du Royaume.





PERSONNAGES.

ACTEURS.

JEAN.
JOB.
VACOSSIN.
LE MARQUIS D'ARMONVILLE.
MADAME DUTILLÉ.
ROSE.

M. MAILLARD.
M. HYACINTHE.
M. SERRES.
M. LEPEINTRE.
Mlle SAUVAGE.
Mme BRESSAN.

JOB ET JEAN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE I^{er}.

Un salon.—Portes latérales; fenêtre à droite; porte au fond.

SCENE I^{re}.

M^{me} DUTILLÉ, *assise auprès d'une table*, VACOSSIN.

M^{me} DUTILLÉ.

Je vous le répète, monsieur Vacossin, c'est la première fois que je visite ce domaine; je veux faire en sorte que chacun ait ici à se réjouir de mon arrivée. Et, d'abord, s'il est, parmi mes fermiers, quelques pauvres paysans dont les redevances soient arriérées, j'entends que ma présence les mette à l'abri de toute poursuite.

VACOSSIN.

Cela équivaut à dire que madame accorde une amnistie générale, car ils sont tous en retard.

M^{me} DUTILLÉ.

Vraiment?

VACOSSIN.

Tous. Depuis que l'assemblée des notables... je veux dire l'assemblée nationale, a décrété que du jour où elle viendrait à être licenciée les impôts cesseraient d'être perçus, ils ne veulent plus rien payer, sous prétexte qu'on va la dissoudre. Je mets en fait que, si cela continue, avant le 1^{er} janvier 1790 il ne sera plus possible de percevoir ni main-mortes, ni corvées, ni redevances, ni servitudes, ni dîmes, en un mot, aucune de ces taxes si nombreuses et si variées qui font la force d'un gouvernement et la richesse du royaume. Oui, madame, il est démontré que les impôts aug-

mentent en raison de la prospérité d'un pays; d'où je conclus que, plus on lui prend, plus il est riche. C'est le contraire des particuliers.

M^{me} DUTILLÉ.

C'est puissamment raisonné.

VACOSSIN.

Voilà ce que vos hommes de l'assemblée nationale devraient se dire. Mais, tout au contraire, ils mettent en question jusqu'au droit de chasse. Oui, il s'est trouvé un orateur qui a demandé de l'accorder à tout le monde... sérieusement... en pleine assemblée. Aussi, depuis cette fatale proposition, nous sommes infestés de braconniers. C'est au point que j'ai été obligé de promettre un louis de récompense à celui qui livrerait un délinquant.

M^{me} DUTILLÉ.

Laissons là, de grâce, les délibérations ou les décrets de l'assemblée; ce qui s'y passe m'est tout-à-fait étranger. Monsieur Vacossin, le soin que vous avez pris de ce château et de ses dépendances mérite les plus grands éloges. Je trouve tout dans l'ordre le plus parfait, et cela me frappe plus aujourd'hui qu'hier : d'abord, il faisait presque nuit lorsque je suis arrivée, et puis, je me sentais si lasse!... Vous étiez ici l'homme de confiance de mon mari?

VACOSSIN.

Oui, madame, son homme de confiance; car je puis dire que feu monsieur Dutillé en avait une grande en moi. Nous nous étions connus quand il était intendant chez le comte de Murray, un bien brave gentilhomme, qui n'a mis que six ans à manger une fortune de huit millions. Vous me direz : On l'y a aidé. C'est vrai : il paraissait très-pressé d'en finir, et, comme il était fort aimé, chacun y a mis la main... pour l'obliger; mais,

n'importe, je suis sûr qu'à lui seul il a bien dépensé un bon tiers de tout ça.

M^{me} DUTILLÉ.

Et n'avez-vous pas entendu dire qu'il eût laissé un héritier, un fils?

VACOSSIN.

Non.

M^{me} DUTILLÉ.

C'est singulier... Je croyais qu'il devait en exister un... (*A part.*) Je l'espérais... Au reste, la lettre que j'attends éclaircira tous mes doutes à cet égard.

VACOSSIN.

Je ne lui ai jamais entendu dire un mot de sa famille. Il est vrai qu'il était homme à ne pas s'en inquiéter beaucoup, et, comme il est mort subitement... tant y a que s'il existe des héritiers, et qu'ils aient compté sur la succession, ils ont dû être bien attrapés. C'est après la mort du comte que feu monsieur Dutillé, en achetant, sur ses économies, ce domaine près de Calais, me proposa...

M^{me} DUTILLÉ.

Monsieur Vacossin, est-ce qu'il n'y a pas d'autres domestiques au château que cette bonne femme qui m'a reçue hier à mon arrivée?

VACOSSIN.

Pas d'autres, madame; j'avais même supprimé le concierge, par économie.

M^{me} DUTILLÉ.

Il faudra le reprendre. Je n'ai amené avec moi que ma femme de chambre, et je suis très-peureuse.

VACOSSIN.

Oh! madame peut être tranquille. Quand les grilles sont bien fermées, les volets bien clos, les portes bien barricadées et les chiens lâchés, il n'y a pas le moindre danger dans ce pays-ci.

M^{me} DUTILLÉ.

N'importe ! je serais bien aise d'avoir du monde autour de moi. Je vous prierai même de m'indiquer des personnes sûres dont je pourrais composer ma maison.

VACOSSIN.

Est-ce que madame a le projet de passer quelque temps ici ?

M^{me} DUTILLÉ.

Peut-être.

VACOSSIN.

Madame aurait-elle renoncé à l'idée de vendre ce château ? Elle ferait aussi bien, car il ne se présente pas d'acquéreurs. Toutes les propriétés en sont là, au reste. Je crois qu'ils attendent qu'on les leur donne pour rien. Ça viendra peut-être, par le temps qui court.

M^{me} DUTILLÉ.

Mon notaire de Paris, qui a toute ma confiance, est maintenant chargé de cette affaire... Il m'a conseillé de venir moi-même sur les lieux pour la faciliter... et, comme cela peut être long, je me vois forcée de m'installer ici en quelque sorte. Voilà pourquoi je vous demandais tout-à-l'heure de me désigner des personnes fidèles, très-fidèles, que je puisse prendre à mon service.

VACOSSIN.

Je dirai en confiance à madame que ce qu'elle demande n'est pas facile à trouver maintenant. Ces gens-ci n'en sont pas encore à dévaster les châteaux, comme on l'a fait dans quelques localités voisines ; mais, à cela près, il n'y a pas à compter sur eux. Madame, toutefois, peut être assurée que je répondrai de mon mieux à sa confiance.

M^{me} DUTILLÉ, *à part*.

O mon Dieu ! quelle position !

VACOSSIN.

Madame n'a rien à ordonner ?

M^{me} DUTILLÉ.

Non... seulement, je ne veux recevoir personne, personne absolument.

VACOSSIN.

Cela suffit...

SCÈNE II.

M^{me} DUTILLÉ, ROSE.

M^{me} DUTILLÉ.

Rose ?

ROSE.

Madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

De l'encre, du papier ?

ROSE, *mettant le tout sur la table.*

Madame va écrire à Paris ?

M^{me} DUTILLÉ.

Ne faut-il pas que je donne de mes nouvelles à mes amis ?

ROSE.

Le fait est qu'ils ont dû être bien inquiets en apprenant notre disparition subite. Madame rentre, à dix heures du soir, de chez sa cousine ; elle assemble ses domestiques, elle congédie toute sa maison excepté moi, et, à onze heures, des chevaux de poste nous entraînaient, bride abattue, sur la route de Calais. Je suis sûre qu'en nous voyant si pressées de fuir, on nous aura prises pour des personnes qui émigraient... Comme cela est du meilleur ton aujourd'hui, je me sentais extrêmement flattée qu'on pût le supposer ; malheureusement le trouble de madame, son air d'inquiétude et d'effroi, disaient trop bien que notre voyage avait une cause plus sérieuse que la mode ou la vanité.

M^{me} DUTILLÉ.

J'ai donc été bien longtemps avant de paraitre remise de mon effroi ?

ROSE.

Oh ! madame, c'est à peine si, en arrivant ici, vous étiez parvenue à vous défaire de cette pâleur mortelle que vous aviez, en rentrant à l'hôtel, le soir de notre départ.

M^{me} DUTILLÉ.

Je le crois ; car, aujourd'hui même, je ne me sens pas parfaitement rassurée... Et, cependant, je suis ici à l'abri de tout danger ; on ne peut avoir découvert ma retraite ; mais ma frayeur a été si grande ! Une tentative d'enlèvement ! à dix heures du soir ! dans une rue de Paris ! Sans les groupes qui, depuis nos troubles, stationnent au Palais-Royal, et que mes cris ont attirés, que serais-je devenue ?

ROSE.

Madame croit-elle savoir par qui étaient apostés les gens qui ont arrêté sont carrosse ?

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... Oh ! à cet égard, je ne peux pas me tromper.

ROSE.

J'ai entendu dire que, le premier moment d'indignation passé, une femme, lorsqu'elle échappait à une entreprise aussi audacieuse que celle-ci, était plutôt disposée à plaindre qu'à haïr l'homme qui s'en était rendu coupable.

M^{me} DUTILLÉ, *sévèrement*.

On vous a trompée.

ROSE.

Voyez comme il ne faut pas toujours croire ce qu'on vous dit ! Je tiens pourtant cela de grandes dames qui paraissent en parler avec connaissance de cause. Il est vrai qu'elles supposaient le ravisseur aimable, bien

fait, d'une naissance distinguée... et cela donnait à leur opinion une certaine apparence de vérité. En effet, à moins d'obstacles insurmontables, on s'obstine rarement à refuser une situation brillante, un beau titre... Il faut avoir le courage de madame pour le faire... et, encore, je gagerais que si elle n'avait point par devers elle de puissans motifs...

M^{me} DUTILLÉ.

Qui vous dit, mademoiselle, que je me sois jamais trouvée dans la position dont vous parlez? De qui recevez-vous les confidences, je vous prie, pour être si bien instruite de ce qui ne regarde que moi?

ROSE.

De personne, madame, et il est fort possible que je me trompe; mais on disait, à l'hôtel, qu'un gentilhomme, un marquis, je crois... oui, monsieur le marquis d'Armonville, très-lié avec la famille de madame et fort appuyé de ce côté, avait aspiré à sa main, et s'était toujours vu refuser.

M^{me} DUTILLÉ, *après l'avoir considérée un moment.*

Il suffit : j'ai besoin d'être seule.

ROSE, *à part.*

J'ai peut-être trop parlé. Si elle allait concevoir des soupçons?... Après tout, je ne fais pas de mal en secondant les vues de sa famille. Elle l'a assez pressée de consentir à ce mariage, et, si elle s'obstine à le rejeter, ma foi, je dirai... je ne dirai rien, car il est impossible qu'elle ne soit pas tentée à l'idée de devenir marquise... Marquise! Dieu! si j'étais à sa place!

M^{me} DUTILLÉ. Laissez-moi.

ROSE.

J'obéis...

SCENE III.

M^{me} DUTILLÉ, *continuant d'écrire.*

Cet homme s'attache à mes pas avec un acharne-

ment qui suffirait pour me le faire prendre en aversion, si ce n'était déjà fait... (*S'interrompant.*) Voilà ce que mon oncle ne veut pas comprendre... qu'il existe des antipathies naturelles que la meilleure volonté du monde ne saurait vaincre... Il lui semble que, parce que ma famille a reçu de monsieur d'Armonville des services qui commandent de ma part des égards pour le marquis, de la reconnaissance même, il s'ensuit nécessairement qu'il doit me plaire... Mais, pas du tout... il me déplait horriblement, au contraire... (*Lisant.*) « Déjà une première fois, il y a quatre ans, pour me soustraire aux sollicitations, aux instances dont j'étais obsédée, j'épousai monsieur Dutillé, un vieillard... que je ne pouvais aimer... mais que, du moins, je ne détestais pas. J'avais profité, pour me marier, d'une absence du marquis, et, quand il revint, je lui présentai mon mari... Il se retira, et je respirai. Je vécus trois ans tranquille dans le fond du Berry; mais, avec mon veuvage, les instances de ma famille, les poursuites du marquis recommencèrent, et cela devint une véritable persécution. J'appris que monsieur d'Armonville était arrivé dans le Berry; il m'eût été impossible de ne pas le recevoir, et plus impossible encore de le congédier brusquement, à moins de rompre en visière avec toute ma famille... Je sentais que j'allais être forcée de subir sa présence, et, comme, cette fois, je n'avais pas de mari à lui présenter, je me sauvai à Paris, auprès de vous. Vous savez le reste. A force de mystère, de prudence, j'y suis restée un an à l'abri de ses atteintes... Je croyais mon repos assuré, lorsqu'avant-hier au soir, il a osé tenter de me faire enlever rue de Valois. Comment a-t-il découvert ma demeure? Qui lui avait appris que j'irais chez vous ce soir-là? Soyez sûre, ma bonne amie, que j'ai sagement fait de congédier toute ma maison. Je crois, en-

fin, lui avoir dérobé ma trace. Écrivez-moi bien vite et dites-moi si j'ai pris le bon parti; car, toute rassurée que je doive être, j'ai besoin de savoir que mes amis partagent ma sécurité.

SCÈNE IV.

M^{me} DUTILLÉ, JOB, conduit par JEAN, VACOSSIN.

VACOSSIN, *entrant le premier.*

Par ici! par ici! Ne le lâchez pas! Où est son fusil? qu'a-t-il fait de son fusil?

JEAN, *bas, à Job.*

Tu l'as jeté.

JOB.

Je l'ai acheté.

VACOSSIN.

Belle raison pour qu'on ne le lui prenne pas. Il faudra qu'il déclare où il l'a caché.

JEAN.

Oui. Où l'as-tu caché?... (*Bas.*) Réponds donc.

JOB.

Je n'en avais pas.

VACOSSIN.

Oh!... ils font tous la même réponse... Madame, c'est un braconnier surpris en flagrant délit, et qui, je l'espère, paiera pour les autres.

JOB, *bas, à Jean.*

Dis donc? s'il s'agit de payer...

JEAN, *de même.*

Sois tranquille.

VACOSSIN.

Enfin, nous en tenons un! Ses allures d'imbécile ne m'en imposent pas: il ne faut qu'un peu d'observation pour voir que c'est affecté; on n'a pas l'air si bête que ça dans la nature.

JOB, *bas*, à Jean.

Il me semble qu'il me dit des choses très-désagréables.

VACOSSIN.

En attendant qu'on le livre à la rigueur des lois...

JOB.

Hein?

VACOSSIN.

Je pense que l'intention de madame est de le faire jeter dans un cachot! Marchons.

M^{me} DUTILLÉ.

Un moment!

JOB.

Au cachot!

JEAN, *bas*.

Tais-toi donc!

JOB, *de même*.

Merci! je vas y aller, prends-y garde.

M^{me} DUTILLÉ.

Un moment! ne craignez-vous pas que cela ne soit bien sévère?

VACOSSIN.

Comment, madame? pour un tel délit?

M^{me} DUTILLÉ.

Voyons! de quoi s'agit-il? d'un malheureux lapin que ce pauvre garçon aura tiré...

JOB.

Oui... et encore il y aurait beaucoup à dire là-dessus.

JEAN, *bas*.

Tu vas tout compromettre.

JOB, *de même*.

Au cachot? Laisse-moi donc tranquille... (*Indiquant Vacossin.*) Il est charmant ce monsieur-là... Au cachot, tout de suite!... Comme il y va!...

VACOSSIN.

Je prendrai la liberté de faire observer à madame...

M^{me} DUTILLÉ.

Croyez-moi, ce pauvre garçon est bien assez puni par la peur que vous lui avez faite.

JOB.

Oui, ça me suffit.

M^{me} DUTILLÉ.

Que cette aventure lui serve de leçon, qu'on le renvoie et qu'il ne soit plus question de tout ceci.

JOB.

C'est ça ! très-bien ! n'en parlons plus...

Il fait un mouvement pour sortir.

JEAN, *bas*.

Très-bien... oui... et après.

VACOSSIN.

C'est en traitant avec cette indulgence ceux qu'on attrape que l'on encourage les autres à les imiter... (*A Job, après un silence.*) Vous n'avez pas entendu ? on vous renvoie... (*A Jean.*) Je suis bien fâché de votre peine.

JEAN, *bas, à Job.*

Là ! nous voilà bien avancés !

JOB.

Ah ! un instant : Si c'est comme ça que vous l'entendez... pardon... Ce n'est plus ça...

M^{me} DUTILLÉ, *qui est allée à la table prendre la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Monsieur Vacossin, ayez la bonté de faire partir cette lettre aujourd'hui même.

JOB, *s'approchant.*

Ce n'est plus ça du tout... Vous comprenez que monsieur ne peut pas s'être donné la peine de m'arrêter... pour rien ?...

VACOSSIN.

Allons ! le voilà qui prend les intérêts de l'autre, à présent.

JOB.

Ça ne serait pas juste.

^{m^{me}} DUTILLÉ, à part.

Voilà qui est étrange... Les discours de cet homme... leur air d'intelligence... (*Haut, à Vacossin.*) Il a raison, monsieur ; vous avez promis un louis de récompense à celui qui livrerait un braconnier, et vous devez tenir votre parole.

JOB.

N'est-ce pas ? c'est ce que je dis , parce que...

VACOSSIN.

Ah ! ça , mais ils sont d'accord tous deux.

JOB.

Vous comprenez ? un particulier met un écriteau...

VACOSSIN.

Ce sont deux fripons qui s'entendent.

JEAN.

Monsieur...

JOB.

Bon ! Voilà qu'on va nous prendre pour des filous , à présent.

VACOSSIN.

Il faut les faire arrêter.

JEAN.

Un moment ! je demande à m'expliquer.

VACOSSIN.

Cela s'explique de soi-même.

JOB.

Vous croyez ça , vous ?

VACOSSIN.

Vous vous êtes introduits ici frauduleusement.

JEAN.

Permettez.

VACOSSIN.

Dans l'espoir de vous emparer d'une récompense.

JOB.

Ah ! ça , mais nous avons l'air d'avoir voulu lui voler ses vingt-quatre livres.

VACOSSIN.

Non ? vous n'en vouliez pas ?

JOB.

Ce n'était pas pour les garder, entendez-vous ?

JEAN.

Tais-toi.

JOB, à Jean.

Oh ! mais, du tout !... (*A Vacossin.*) Nous n'avons jamais rien demandé à personne... Nous n'avons besoin de personne... D'abord, je suis bien aise de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens... Oh ! mais il ne faut pas ricaner... oui, d'honnêtes gens... et plus compatissans que d'autres, par-dessus le marché... et peut-être bien que si nous étions intendans d'un château, il n'y aurait pas tant de malheureux... Il ne faut pas croire que vous êtes aimé dans ce pays-ci... (*A Jean, qui veut le retenir.*) Laisse donc, je suis bien aise de lui dire ça ; je n'ai pas peur qu'il me fasse vendre mes meubles, à moi.

VACOSSIN.

Qu'est-ce que cela signifie ?

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... expliquez-vous.

JOB.

Ah ! pardine, ça ne sera pas difficile. Nous passions sur la grande route, Jean et moi... Ah ! il est bon de vous dire que nous voyageons à pied.

JEAN.

Par goût.

JOB.

Oui... pour notre santé... comme il m'avait déjà fait faire douze lieues ce matin et que j'en avais assez, nous

nous étions assis sur la lisière du parc, au bord de l'eau. Nous étions là depuis assez longtemps, et pendant que je faisais l'inventaire de nos effets, Jean s'amusa à regarder une femme qui tournait depuis une demi-heure tout autour de l'étang avec son chien, une assez vilaine bête, qui la suivait par derrière. Voilà qu'arrivés à un certain endroit où il n'y a pas de roseaux, tout à l'opposé de celui où nous étions, ils s'arrêtent tous deux, et en un clin-d'œil plus personne : ils étaient dans l'eau. As-tu vu ? que me dit Jean. — Eh bien ! quoi ? c'est une femme qui veut noyer son chien. — Que t'es bête ! qu'il me dit, et en deux sauts il était déjà loin. Quand je suis arrivé, je les ai trouvés tous les trois qui étaient en train de se sécher tant bien que mal au soleil. Ah bien ! ma bonne femme, que je lui dis, si vous ne savez pas nager, c'est joliment imprudent, ce que vous avez fait là... Vous avez donc eu des contrariétés chez vous ? — Ah ! bah ! que me dit Jean, des malheurs, des huissiers, les saisies, la grêle, quoi ! et tout ça pour une somme de vingt livres, qu'elle ne peut pas payer. Je comprends tout de suite, je fouille à ma poche. Tu dis pour vingt livres, ni plus ni moins ?... Vingt livres et quelques sols. — Ah bon ! parce que nous possédons juste de quoi faire l'appoint... Je glisse ma monnaie dans la main de la bonne femme... douze sols.... Une idée ! que me dit Jean. Si nous profitions de la promesse portée dans l'écriteau que nous avons lu ? ce serait juste la somme qu'il lui faudrait. — Ah ! oui, que je répons ! ah ! oui, c'est fameux... Je suis persuadé qu'il nous arrivera quelque malheur, mais enfin... Là-dessus nous nous mettons en route, Jean, la mère Girard, son chien et moi. Arrivés près de la grille du château, elle s'arrête, comme c'est convenu, pour nous attendre ; nous entrons, et on nous prend pour des filous... Voilà l'histoire.

M^{me} DUTILLÉ, *remettant une bourse à Vacossin.*

Monsieur Vacossin, priez ce jeune homme de vous accompagner ; allez trouver cette femme : remettez-lui ceci de ma part, et dites-lui bien qu'elle n'a plus de poursuites à craindre, car, de ce moment, la maison qu'elle habite est à elle.

JOB.

Ah ! bah ! vous la lui donnez ? vrai ?... En voilà un cadeau !... (*A Jean.*) Dis donc, ça enfonce drôlement nos douze sols. Vous la lui donnez ?... Pauvre femme !... va-t-elle être contente !... Ah bien ! vous êtes une brave dame !

M^{me} DUTILLÉ, *à Vacossin.*

Ne perdez pas un instant.

AIR :

M^{me} DUTILLÉ.

Courez, courez, à cette femme,
Il faut vite porter secours.
Son malheur a touché mon âme,
Je veux qu'il cesse et pour toujours.

JEAN.

Courez, courez, à cette femme,
Hâtez-vous de porter secours.
Son malheur, qui toucha mon âme !
Va donc cesser et pour toujours.

JOB *et* VACOSSIN.

Allons, courons à cette femme
Porter ce généreux secours.
Un tel bienfait me touche l'âme !
La voilà riche et pour toujours.

SCÈNE V.

M^{me} DUTILLÉ, JEAN.

JEAN.

Je serais peut-être indiscret en demeurant.

M^{me} DUTILLÉ.

Restez, monsieur. Vous ne pouvez vous soustraire

si promptement aux éloges que votre action mérite.

JEAN.

De laquelle parlez-vous, madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

De votre empressement à sauver cette malheureuse femme, du dévouement dont vous avez fait preuve.

JEAN.

Oh ! mon Dieu ! le premier venu, à ma place, eût agi comme moi. Je voudrais pouvoir en dire autant de la manière dont je me suis présenté ici, de l'espèce de subterfuge auquel j'ai eu recours. Le motif de ma démarche suffit-il pour l'excuser ? je l'ignore.

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, monsieur ! oh ! oui, parfaitement.

JEAN.

Prenez garde de vous montrer trop indulgente, madame, car si vous l'excusez, je crains que vous ne soyez bientôt obligée de m'en savoir gré.

M^{me} DUTILLÉ.

En effet, monsieur, vous m'avez donné l'occasion de réparer une injustice... (*A part.*) C'est singulier, il a une façon de s'exprimer... (*Haut.*) Ce jeune homme qui vous accompagne est votre ami ?

JEAN.

C'est mon frère, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Votre frère ? Ah ! je ne l'aurais pas cru, et je ne m'explique pas comment il peut y avoir entre votre langage et le sien une si grande différence...

JEAN.

Cela tient à la diversité de nos goûts, de nos caractères. J'ai toujours pensé qu'un homme sentant en soi le besoin d'être quelque chose, devait commencer par se distinguer de ceux qui l'entourent, afin que si le hasard ne le tirait point de la foule, il pût en sortir

par ses propres forces ; je suis ambitieux, moi , madame. Job , au contraire, n'a jamais compris que l'on se trouvât malheureux de son obscurité : dès-lors l'éducation lui a paru un bien médiocrement désirable ; environné de gens honnêtes , mais peu instruits , il s'est habitué à mesurer la valeur des hommes , non à leur savoir, mais à leur probité ; j'étudiais dans les livres , il s'inspirait de bons exemples : il vaut mieux que moi, et je m'exprime mieux que lui.

M^{me} DUTILLÉ.

De sorte qu'à vous entendre , l'avantage est de son côté?... Et pense-t-on ainsi dans votre famille ? Quelle est-elle ? Vous n'êtes pas de ce pays-ci ?

JEAN.

Non , madame. Nous sommes de Montdidier , à huit lieues au-delà de Calais.

M^{me} DUTILLÉ.

De Montdidier !

JEAN.

Vous y avez passé , madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

J'ai été élevée tout près de là , et quoique je fusse très-jeune lorsque j'ai quitté l'Artois, je connais peut-être vos parens.

JEAN.

Oh ! madame , il n'est pas probable que vous ayez jamais entendu parler du père Tessier ?

M^{me} DUTILLÉ.

Tessier?... Mettez-moi donc un peu sur la voie.

JEAN.

Un maître charron.

M^{me} DUTILLÉ.

Qui a servi autrefois dans le régiment de Picardie ?

JEAN.

Oui, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Je me souviens, au contraire, d'en avoir souvent entendu parler. Il me semble que mon oncle en avait reçu quelque service à je ne sais quelle bataille en Allemagne. Ah ! monsieur Tessier est votre père ?

JEAN.

C'est lui qui m'a élevé, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Mais votre père ?

JEAN.

Je l'ai perdu.

M^{me} DUTILLÉ.

Et, en bon parent, ce digne homme vous a adoptés ?

JEAN.

Oui, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Tous deux ?

JEAN.

Job n'était pas orphelin.

M^{me} DUTILLÉ.

Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez frères ?

JEAN.

Sa mère nous a nourris l'un et l'autre, et jamais cette bonne madame Tessier n'a fait de différence entre nous. Mais Job est là dans sa famille, et moi j'ai été abandonné, oublié par la mienne. Tenez, madame, je ne devrais jamais parler de cela, car, lorsque ce souvenir m'arrache un regret, ne suis-je pas ingrat envers ceux à qui je dois tout ? Ah ! je le sens, mon devoir est d'oublier tout le reste ; de me consacrer à leur existence, à leur bien-être... J'ai voulu le faire, j'ai cru que jeune et aventureux j'avais en moi de quoi me frayer une route dans le monde ; j'ai cru qu'en voyageant je trouverais cette fortune que je désirais pour eux. Job a voulu m'accompagner ; je reviens aussi

pauvre que j'étais parti, mais peut-être plus sage... En attendant que mes beaux rêves se réalisent, je les aiderai, je travaillerai, je labourerai... Pourquoi pas?... Si la fortune doit un jour me tendre la main, je ne serai pas le premier qu'elle aura pris à la charrue.

M^{me} DUTILLÉ.

De pareils sentimens sont trop louables, monsieur, pour ne pas trouver leur récompense... Qui sait? vous vous êtes peut-être fait à votre insu des amis qui s'occuperont de vous. J'ai bien peu de crédit, moi, mais vous me direz s'il vous convient de l'employer.

JEAN.

Vous me permettez donc, madame, d'avoir l'honneur de prendre congé de vous avant de continuer ma route?

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, monsieur... J'aurai même quelques renseignemens à vous demander dans le cas où vous jugeriez à propos d'accepter mon offre.

JEAN.

Je ne sais si j'oserai le faire, madame, mais croyez que je partirai pénétré de vos bontés.

SCÈNE VI.

M^{me} DUTILLÉ, puis VACOSSIN.

M^{me} DUTILLÉ.

Il y a dans les manières de ce jeune homme, dans son langage, quelque chose qui inspire la confiance, l'intérêt... Je voudrais pouvoir lui être utile.

VACOSSIN, *entrant*.

C'était vrai, madame, c'était parfaitement vrai... J'ai trouvé la mère Girard à l'endroit indiqué.

M^{me} DUTILLÉ.

Eh! monsieur, je n'en ai jamais douté...

VACOSSIN.

La pauvre femme est d'une joie...

M^{me} DUTILLÉ.

C'est bien, vous ferez en sorte que ces jeunes gens soient bien traités au château... Procurez-vous des chevaux, une voiture; prenez la mienne, s'il le faut.

VACOSSIN.

Madame veut qu'on les reconduise!

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... tout ceci les a retardés... et il est juste qu'ils rattrapent le temps perdu.

VACOSSIN.

Il suffit, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Ah! vous me ferez un rouleau de cent louis à l'adresse de monsieur Tessier, et vous le glisserez adroitement dans la poche de ce jeune homme... vous savez?

VACOSSIN.

Oui, celui qui est resté avec madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Non, celui qui vous a accompagné.

VACOSSIN.

Cent louis!... Il est vrai qu'avec la fortune de madame on peut se permettre...

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Ma fortune!... (*Haut.*) Il n'est rien venu pour moi de Paris?

VACOSSIN.

Non... Ah! j'oubliais!... une chose fort importante, au contraire, un acquéreur... oui, un monsieur dont la voiture s'arrêtait à la grille en même temps que je rentrais, et qui paraît fort empressé de visiter la propriété... je l'ai laissé causant avec le concierge, que j'ai rétabli dans ses fonctions, selon les ordres de madame...

M^{me} DUTILLÉ.

Eh bien! faites-lui visiter le parc, le jardin... vous

n'avez pas besoin de moi pour cela, et je ne veux voir personne... (*A part, en réfléchissant.*) Oui... en écrivant à Paris... je lui trouverai un appui... des protecteurs...

Elle rentre chez elle.

VACOSSIN.

Madame peut s'en rapporter à moi; je ferai valoir les sites, les points de vue, et quant aux produits...

SCÈNE VII.

VACOSSIN, LE MARQUIS, LE CONCIERGE, puis ROSE.

LE MARQUIS, *entrant en ayant l'air d'examiner les appartemens.*

Vestibule, galerie, salon... c'est très-bien.

VACOSSIN, *au Concierge.*

Eh bien? qu'est-ce que c'est que ça? Qu'est-ce que vous faites? Qui vous a chargé de montrer les appartemens? Il est inoui que sans avoir reçu l'ordre, on se permette... Pardon, monsieur, ce n'est pas pour vous que je dis ça.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous avez tort, car c'est à moi que votre mauvaise humeur devrait s'adresser... ce brave homme n'a fait que céder à ma demande.

VACOSSIN.

Ah!

LE MARQUIS.

Oui, je n'ai pas cru être indiscret en l'engageant à m'accompagner... Franchement, vous m'avez laissé assez longtemps à la porte, et j'ai pensé que vous m'y oubliiez.

VACOSSIN.

J'en demande mille pardons à monsieur, mais j'ai à peine eu le temps de monter.

ROSE, *qui est entrée et qui cherche à s'approcher.*
Est-ce que madame n'est pas ici ?

VACOSSIN, *avec embarras.*

Non... (*Bas.*) Vous savez qu'elle ne veut pas recevoir... (*Haut.*) Si monsieur y consent, nous commencerons notre visite par le parc.

LE MARQUIS.

Fort bien, par où vous voudrez, cela m'est égal.

VACOSSIN.

C'est que monsieur désirerait y aller tout de suite ?

LE MARQUIS, *souriant.*

Est-ce que vous avez encore quelque occupation nouvelle ? Vous êtes certainement l'homme le plus affairé de France.

VACOSSIN.

O mon Dieu ! c'est un ordre à donner, une simple commission dont il faut que je m'acquitte, et si monsieur me promettait de m'attendre...

LE MARQUIS.

Ah ! vous voulez une promesse ?

VACOSSIN.

Dame ! vous concevez, si je laissais monsieur dans les mêmes dispositions que tout-à-l'heure, il finirait par visiter toute la propriété sans moi. Je ne lui demande au reste, que de m'attendre un instant et je ne le laisse pas seul, mademoiselle pourra lui tenir compagnie...

Il fait signe à Rose de rester.

LE MARQUIS.

Faites, faites, je vous prie.

VACOSSIN.

Monsieur permet ?...

LE MARQUIS.

Promet, vous voulez dire ! Certainement.

VACOSSIN.

Je reviens dans un quart-d'heure.

LE MARQUIS.

Oh! ne vous gênez pas : je prends l'engagement d'être plus patient cette fois-ci.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ROSE.

ROSE.

C'est vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Tu vois.

ROSE.

C'est que j'ai peine à en croire mes yeux, et je ne suis venu que pour m'assurer que je ne rêvais pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! rassure-toi : tu es bien éveillée.

ROSE.

Avoir osé nous suivre.

LE MARQUIS.

Ton petit billet jeté à la poste de Saint-Denis ne m'a-t-il pas invité à le faire?

ROSE.

Je vous disais seulement où nous allions.

LE MARQUIS.

Eh bien?

ROSE.

Mais le ciel m'est témoin que ce n'est pas dans l'intention que vous me prêtez que je l'ai écrit.

LE MARQUIS.

A la bonne heure ; mais je n'abandonnerai pas facilement la partie ; madame Dutillé en sait quelque chose : je suis mauvais joueur, je m'entête au jeu.

ROSE.

Monsieur le marquis, vous avez tort, car vous n'êtes pas heureux, et vous jouez mal.

LE MARQUIS.

Tu crois ?

ROSE.

J'en suis sûre.

LE MARQUIS.

Madame Dutillé?...

ROSE.

Ne vous aime pas plus aujourd'hui qu'il y a quatre ans, et vous détestera davantage à mesure que vous la poursuivrez.

LE MARQUIS.

Bast ! elle s'humanisera : j'ai pour moi sa famille, et d'abord je m'installe ici jusqu'à ce que j'obtienne d'elle une réponse précise, et je finirai par l'emporter de guerre lasse.

ROSE.

Je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Alors il existe, pour m'empêcher de réussir auprès d'elle, quelque obstacle autre que sa volonté.

ROSE.

Ah ! cela pourrait bien être, et je l'ai toujours pensé.

LE MARQUIS.

Vraiment ? un obstacle... et lequel ? Sa main est libre, est-ce que son cœur ne le serait pas ? Tu l'ignores ? Eh bien ! je saurai à quoi m'en tenir, à la première conversation que j'aurai avec elle.

ROSE.

Elle ne reçoit personne : elle vous recevrait moins que tout autre.

LE MARQUIS.

Ah ! je viens pour acheter ce domaine... Elle ne peut pas refuser de me voir ; d'ailleurs, tu es là pour me seconder.

ROSE.

Ne comptez pas sur moi, par exemple ! Je me reproche déjà assez ce que j'ai fait... Vous êtes ici par ma faute, c'est trop ; et si vous persistez à y demeurer, vous vous ferez de moi une ennemie, je vous en préviens.

LE MARQUIS, *à part*.

Diable ! ce n'est pas mon compte... (*On entend sonner.*) Tu me quittes ?

ROSE.

N'avez-vous pas entendu ?

LE MARQUIS.

Si fait.

ROSE.

Madame me sonne.

LE MARQUIS.

Tu te proposes d'y aller.

ROSE.

Mais je n'aurai garde d'y manquer.

LE MARQUIS.

Allons donc ! tu es trop adroite pour le faire...

Bruit de sonnette.

ROSE.

Entendez-vous, on sonne encore.

LE MARQUIS.

Eh bien, quoi ? elle s'impatiente !

ROSE.

Oui, elle va m'appeler.

LE MARQUIS.

Eh bien ! si tu ne réponds pas ?

ROSE.

Elle se fâchera... elle viendra me chercher... (*Frapée d'une idée.*) C'est cela que vous voulez ! Du tout, du tout, monsieur !... (*Courant à la chambre de M^{me} Dutille.*) Me voilà, madame.

SCENE IX.

LE MARQUIS, M^{me} DUTILLÉ, ROSE.M^{me} DUTILLÉ.

Où étiez-vous donc ? Je sonne et... (*Avec le plus grand effroi.*) Le marquis d'Armonville !

LE MARQUIS.

C'est moi, oui, madame. Je suis heureux qu'en m'engageant à acheter une terre, monsieur votre oncle m'ait précisément indiqué celle-ci.

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Le marquis !...

LE MARQUIS.

Il avait sans doute le pressentiment du bonheur qui m'y attendait, et puisque le hasard est si bien d'accord avec mon amour, vous ne m'en voudrez pas, madame, de chercher à vous voir le plus longtemps possible.

M^{me} DUTILLÉ.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Je sais qu'après vous avoir fait part de mes sentiments, je devrais attendre loin de vous que votre bonté daignât me rappeler ; mais ma voiture, en se brisant à votre porte, me contraint à rester, et d'ailleurs, l'absence ne m'est pas favorable. Déjà il y a quatre ans je suis arrivé trop tard... vous veniez d'en épouser un autre... je craindrais de n'être pas plus heureux cette fois-ci.

M^{me} DUTILLÉ.

Vraiment?... (*A part.*) Oh ! mon Dieu ! que faire ?...

LE MARQUIS.

Et comme je vous vois, comme je puis hautement vous parler de mon amour, je vous en parlerai, madame, jusqu'au moment où vous daignerez jeter sur

lui un regard favorable : car il n'a pas renoncé à l'espérance. Non, madame... et à moins que vous n'ayez encore à me répondre aujourd'hui ce que vous m'avez répondu il y a quatre ans...

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Oh ! il faut à tout prix que je l'éloigne !

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEAN, VACOSSIN.

JEAN, en entrant.

Je vous dis que non : nous irons fort bien à pied.

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Quelle idée, si je pouvais... (*Haut, et vivement en montrant Jean.*) Monsieur le marquis... (*Bas à Jean.*) Ne me démentez pas!... (*Haut.*) Je vous présente mon mari.

LE MARQUIS.

Hein ?

ROSE et VACOSSIN.

Son mari !

VACOSSIN, à part.

C'est donc de tout-à-l'heure ?

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

M^{me} DUTILLÉ.

Ma surprise est extrême !
Eh quoi ! ce serait son mari ?
Que croire ? Elle-même
Me le présente ici.

Ah ! sa surprise extrême
Va tout révéler malgré lui,
Et je crains moi-même
De me troubler ici.

VACOSSIN.

JEAN.

Ma surprise est extrême !
Eh quoi ! ce serait son mari ?
Vraiment, quel système
La fait agir ici ?

Ma surprise est extrême !
Me présenter pour son mari !
A son stratagème,
Je crains de nuire ici.

ROSE.

Ma surprise est extrême !
Eh quoi ! ce serait son mari ?

Est-ce un stratagème
Qu'elle emploie aujourd'hui ?

LE MARQUIS, *après un silence.*

Vous êtes mariée, madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

- Oui, monsieur... Notre union est restée secrète jusqu'à ce jour, par des raisons d'intérêts de famille... que vous devinez sans doute; c'est pour ainsi dire en cachette que mon mari est venu me retrouver ici... Monsieur Vacossin était seul dans la confidence... Je connaissais sa discrétion...

VACOSSIN, *voyant les signes de M^{me} Dutillé.*

Oui... oui... Le fait est que je n'ai rien dit.

LE MARQUIS.

Et il paratt, madame, que les motifs qui vous forçaient de vous taire ont cessé d'exister depuis mon arrivée ?

M^{me} DUTILLÉ.

Il s'agit d'affaires, de contrat : je suis bien forcée d'avouer que cela ne me regarde plus. Mon ami, c'est monsieur le marquis d'Armonville qui se donne la peine de venir exprès de Paris pour acheter ce château.

LE MARQUIS.

En effet... (*A part.*) Je suis joué.

M^{me} DUTILLÉ.

Un accident arrivé à la voiture de monsieur lui faisait craindre de ne pouvoir repartir aussitôt qu'il aurait terminé, vous pourrez lui offrir la vôtre.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille grâces... (*A part.*) On veut me renvoyer... (*Haut.*) L'hospitalité que je n'aurais pas osé vous demander, madame, je prierai sans façon monsieur de me l'accorder, n'est-ce pas ?

JEAN, *embarrassé.*

Comment donc ? avec plaisir.

LE MARQUIS.

J'abuse volontiers de ce qu'on m'offre, et, puisque vous le permettez, je me donnerai tout le temps de visiter en détail ce domaine.

M^{me} DUTILLÉ, *à part*.

O mon Dieu !

JEAN, *de même*.

Comme elle est agitée !

ROSE, *de même*.

Si madame a cru le renvoyer par ce moyen-là !...

M^{me} DUTILLÉ.

Cela peut vous mener bien loin, et il serait peut-être bon de commencer tout de suite.

LE MARQUIS.

Je suis aux ordres de monsieur, et je ne serais pas fâché de causer un instant avec lui.

M^{me} DUTILLÉ, *à part*.

Si je le laisse seul avec lui ou avec Vacossin, il va tout découvrir !... (*Haut à Jean.*) Mon ami, tâchez d'être libre le plus tôt possible... nous allons d'abord parcourir sans vous les appartemens, le jardin.

LE MARQUIS.

Comment, madame, vous auriez la bonté de m'accompagner ?

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, oui, monsieur... Rose, vous m'apporterez mon ombrelle... (*Bas, à Jean.*) Restez... (*Haut.*) Ne nous quittez pas, monsieur Vacossin, car vous pouvez beaucoup mieux que moi donner les renseignemens nécessaires... Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *offrant son bras*.

Madame... (*A part.*) Ce n'est pas précisément un tête-à-tête, mais c'est plus que je n'espérais.

ENSEMBLE.

JEAN.

Son trouble augmente ;
Toute tremblante ,
Elle est touchante
Dans sa frayeur ;
Sans espérance ,
Avec prudence ,
De sa défense
J'aurai l'honneur.

M^{me} DUTILLÉ.

Je suis tremblante ;
Mon trouble augmente
Et m'épouvante ;
Dans ma frayeur ,
Plus d'assurance
Ni d'espérance ,
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

LE MARQUIS.

Elle est charmante ;
En vain elle tente
Ruse piquante ;
Espoir trompeur !
Dans ma constance ,
Plein d'assurance ,
J'ai l'espérance
D'être vainqueur.

VACOSSIN.

Ruse piquante ,
Elle est plaisante ,
Divertissante ;
Mais en honneur ,
Sans espérance ,
Il est , je pense ,
Surpris d'avance
De son bonheur.

ROSE.

Ruse charmante ,
Elle est plaisante ;
Dans son attente ,
Elle a , d'honneur ,
Peu d'espérance
Et d'assurance ;
Ce pièg' , je pense ,
N'est pas trompeur.

SCENE XI.

JEAN, puis M^{me} DUTILLÉ.

JEAN.

Je ne sais où j'en suis. J'ai fait une gaucherie tout-à-l'heure, je le sens. Me faire passer pour son mari ! Pourquoi ? quel intérêt a-t-elle à tromper ce marquis ? Si je pouvais la voir... C'est elle !... Madame , de grâce, expliquez-moi...

M^{me} DUTILLÉ, *accourant par le fond.*

Je n'en ai pas le temps. Observez-vous. Renvoyez votre ami. Défiez-vous de Rose. Venez nous rejoindre.

Elle s'échappe par une porte latérale.

SCENE XII.

JEAN , puis JOB , puis ROSE.

JEAN.

Oui, madame... oui, madame... oui, mad... Il se passe ici quelque chose d'étrange... Il y a donc un danger qui la menace? Un danger! oh! si je pouvais la servir.

JOB.

Ah! te v'là! je te cherche partout.

JEAN.

Job! moi aussi, j'allais te chercher.

JOB.

Pour déjeuner! Nous avons eu la même idée. Il est servi, cher ami... un festin splendide... ma foi, ça peut s'accepter.

JEAN.

Écoute bien.

JOB.

J'écoute. Comme tu as l'air agité!

JEAN.

Tu vas sortir de ce château.

JOB.

Ah! bah!

JEAN.

Tu vas en sortir.

JOB.

Oui. Après?

JEAN.

Tu prendras la petite allée qui est à gauche... tu sais?... l'allée du parc par laquelle nous sommes venus.

JOB.

Oui. Après?

JEAN.

Tu la suivras jusqu'au bout. Une fois sur la grande route, tu marcheras devant toi... sans t'arrêter.

JOB.

Oui... je connais ça... j'arrive quelque part?

JEAN.

Tu continues ton chemin.

JOB.

Ce n'est pas encore là?

JEAN.

Tu marches... sans t'inquiéter de rien.

JOB.

Oui... je suis lancé!... Quelle drôle de commission que tu me donnes là!

JEAN.

Arrivé chez nous...

JOB.

Je vas jusque chez nous? j'en ai pour jusqu'à demain soir.

JEAN.

Tu rassures tout le monde... tu m'attends.

JOB.

Oui... je m'assieds... Ah! ça, mais tu me renvoies tout bonnement. Pourquoi donc?

JEAN.

Est-ce que j'ai le temps de t'expliquer? Est-ce que je le sais?

JOB.

Tu n'as pas d'autre raison?

JEAN.

Il le faut et je t'en prie.

JOB.

Ah! à la bonne heure... du moment que tu me don-

nes celle-là... Ah ! ça, et qu'est-ce que tu deviens ? il y a pas au moins de danger pour toi, ici ?

JEAN.

Non, puisque je reste.

JOB.

C'est donc pour moi ?

JEAN.

Peut-être.

JOB.

Ah ! c'est pour moi ? Pourquoi que tu ne m'as pas dit ça tout de suite ? L'allée à gauche en sortant, tu peux être tranquille... (*Revenant.*) Encore cette affaire de braconnage... vois-tu ? je me doutais que ça nous jouerait un mauvais tour.

JEAN.

Va-t'en donc.

JOB.

Quand on m'y reprendra... Adieu. Tu n'as rien à faire dire à la famille ?

JEAN.

Non. Prends garde surtout d'avoir l'air de te sauver.

JOB.

Sois tranquille, je vais faire comme si je me promenais...

Il s'enfuit à toutes jambes.

JEAN, *au fond, le suit des yeux.*

Le voilà parti !

ROSE, *entrant avec l'ombrelle.*

Un homme qui se sauve !

JEAN, *qui est resté au fond et n'a pas vu Rose.*

Et maintenant, à mon rôle de mari !...

Il sort du côté opposé à celui par lequel Job est sorti.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II^o.

L'appartement de M^{me} Dutillé. Au premier plan , à gauche , une porte conduisant dans sa chambre à coucher. Au deuxième plan , une croisée ; à droite , la porte d'entrée , et , au premier plan , une petite pièce servant de bibliothèque. Cette pièce , dont on voit en partie l'intérieur , a deux portes , l'une qui communique avec la grande pièce dans laquelle se passe l'action ; l'autre , en face du public : celle-ci donne dans le couloir par lequel on entre dans la pièce principale , de sorte que , lorsqu'elle est ouverte , personne ne peut entrer ou sortir de chez M^{me} Dutillé sans être vu.

SCENE I^{re}.**VACOSSIN, puis M^{me} DUTILLÉ.**

VACOSSIN.

Madame ? où est-elle ? je la cherche partout. Elle sera peut-être rentrée dans sa chambre à coucher... *(Il frappe à la porte de gauche.)* Madame... Personne dans la bibliothèque?... non... à moins que pendant que je montais elle ne soit redescendue par le petit escalier qui est là...

Il désigne la bibliothèque.

M^{me} DUTILLÉ, *arrivant du dehors.*

C'est vous, monsieur Vacossin ? Et le marquis ?

VACOSSIN.

Le marquis, madame?... Ah ! ce monsieur?... l'acquéreur?... Je l'ai laissé à l'entrée du labyrinthe avec... cet autre monsieur...

M^{me} DUTILLÉ.

Vous les avez laissés seuls ? quelle imprudence ! Ce jeune homme va être embarrassé...

VACOSSIN.

Pas plus que je ne l'ai été, madame ; j'ai sagement

fait, je crois, de quitter la partie, d'autant plus qu'en rentrant j'ai trouvé pour madame cette lettre... qui est, peut-être... fort importante... Elle vient de Paris...

M^{me} DUTILLÉ, *la prenant.*

De mon notaire ; c'est celle que j'attendais... (*Lisant.*) « Je crois inutile de continuer mes démarches. « Il paraît, en effet, comme on vous l'a dit, que le « comte Jean de Murray a laissé un héritier, un fils ; « mais personne ne sait ce qu'il est devenu. Les ren- « seignemens que j'ai pu recueillir se bornent à ceci : « On présume qu'il a été élevé par des ouvriers, des « paysans dans la province d'Artois... » (*S'interrompant.*) En Artois!... (*Reprenant.*) « Mais on ne peut « me fournir d'indication précise... Je vous renvoie « l'acte de donation que, pour obéir à vos scrupules, « j'avais rédigé en sa faveur, et j'espère que le sen- « timent exagéré de délicatesse qui l'avait dicté, ne « vous poussera pas à continuer des recherches qui « seraient aussi infructueuses que les miennes... » (*A elle-même.*) En Artois!

VACOSSIN.

Est-ce que dans les nouvelles que madame vient de recevoir, il se trouve quelque chose qui ait rapport à sa situation présente ?

M^{me} DUTILLÉ.

Non. Ces messieurs vont continuer de visiter la propriété, ils ne partiront du château qu'un peu tard... c'est convenu, vous les conduirez de ferme en ferme jusqu'à la plus éloignée. Là, vous ferez en sorte que la nuit vous surprenne. Donnez le mot au fermier, assurez-vous de son silence, qu'il offre sa maison, et disposez tout pour qu'ils puissent y passer la nuit.

VACOSSIN.

Tous deux ?

M^{me} DUTILLÉ.

Certainement.

VACOSSIN.

C'est juste. Ce jeune homme ne peut pas la passer au château. J'oubliais que madame n'est mariée que d'une façon fictive, momentanée, et qu'elle doit éviter tout ce qui aurait l'air par trop définitif.

M^{me} DUTILLÉ.

De l'adresse.

VACOSSIN.

Oui.

M^{me} DUTILLÉ.

De la promptitude.

VACOSSIN.

Oui.

M^{me} DUTILLÉ.

De la discrétion.

VACOSSIN.

Reposez-vous sur moi.

SCENE II.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Enfin, j'ai retrouvé mon chemin.

VACOSSIN.

Ah ! et le marquis ? Je l'avais laissé tournant avec vous dans le labyrinthe.

JEAN.

Il tourne toujours. J'ai profité de la disposition du terrain pour l'égarer, mais il ne tardera pas à me suivre, je suppose.

M^{me} DUTILLÉ.

Il est inutile que je le voie.

JEAN.

J'ai pensé, madame, que vous aviez peut-être en-

core des explications, des renseignemens à me donner, des recommandations à me faire.

M^{me} DUTILLÉ.

Une seule : devant le marquis, devant Rose même, efforcez-vous de paraître moins prévenant pour moi, moins empressé. C'est un rôle de mari que vous jouez.

JEAN.

Oui... pardon... je n'en ai pas l'habitude.

M^{me} DUTILLÉ.

Je crains que l'on ne s'en aperçoive trop bien ; il faudrait tâcher de n'être pas constamment de mon avis. Il serait même bon de me contrarier un peu.

VACOSSIN.

Oui : ça ne ferait qu'ajouter à la vraisemblance. Voyons : Madame n'a plus d'ordres à me donner ? Monsieur sait de son côté ce qu'il doit faire... Nous sommes parfaitement d'accord, je cours disposer...

M^{me} DUTILLÉ.

Un moment... vous partez, vous croyez avoir tout prévu, et vous n'oubliez qu'une chose... la plus essentielle... le nom de monsieur...

VACOSSIN.

C'est vrai. Le marquis me l'a déjà demandé trois fois. Je ne sais pas où j'ai la tête. Je dirai donc que monsieur se nomme...

JEAN.

Jean de Murray.

M^{me} DUTILLÉ, *à part*.

De Murray !

VACOSSIN.

Hein?... Allons donc !

M^{me} DUTILLÉ.

Monsieur Vacossin, laissez-nous.

VACOSSIN.

Oui... oui... Madame... je pars... je... (*A part.*) Je n'y comprends plus rien du tout !

SCENE III.

M^{me} DUTILLÉ, JEAN.M^{me} DUTILLÉ, *vivement.*

Vous êtes parent de monsieur le comte de Murray, mort il y a vingt ans ?

JEAN.

C'était mon père, madame.

M^{me} DUTILLÉ, *à part, avec joie.*

C'est lui !... lui que j'ai tant cherché !

JEAN.

Cela vous surprend, madame... Mon père avait été fort riche, mais il ne m'a laissé que son nom.

M^{me} DUTILLÉ, *vivement.*

Oui, monsieur de Murray était confiant et généreux... bien des gens lui doivent leur fortune !

JEAN.

Comment savez-vous, madame, que... ?

M^{me} DUTILLÉ.

On me l'a dit. Et parmi ceux qu'il a obligés, qu'il a faits riches, il en est peut-être pour lesquels la reconnaissance n'est pas un vain mot, et ceux-là, monsieur, apprendraient avec joie que le comte a laissé un fils, et ils seraient bien heureux de rendre à ce fils...

JEAN, *vivement.*

Ah ! madame !...

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

C'est cela... Il refuserait !...

JEAN.

Mais c'est trop longtemps vous occuper de moi ; pensons plutôt à vous, au marquis.

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Il faudra le tromper pour qu'il accepte...

JEAN.

Il va venir... il me pressera pour la vente de ce château.

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Comment lui donner le change?

JEAN.

Il lui sera facile alors de voir que je n'en suis pas le propriétaire.

M^{me} DUTILLÉ, à part.

Ah ! cette donation que mon notaire vient de me renvoyer... oui... elle me permet d'atteindre deux buts à la fois... en la présentant comme moyen de convaincre l'un, je la fais accepter par l'autre !

JEAN.

Songez-vous à cela, madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... oui... j'y ai pensé.

JEAN.

Vraiment !

M^{me} DUTILLÉ.

Le marquis croira nous tenir... mais, rassurez-vous. J'avais tout prévu, tout arrangé... (*Allant prendre dans un tiroir le papier qu'elle y avait mis.*) Vite, prenez cet acte à l'aide duquel vous pourrez lui répondre.

JEAN.

Cet acte, quel est-il ?

M^{me} DUTILLÉ.

C'est un titre, que les soupçons du marquis, ses desseins, notre position, nous rendent nécessaire, indispensable.

JEAN.

Mais encore, que renferme-t-il ?

M^{me} DUTILLÉ.

Il vous déclare propriétaire de ce château et... de quelques autres terres.

JEAN.

Moi ?

M^{me} DUTILLÉ.

Sans doute : n'ai-je pas dit ce matin que vous en étiez le maître ? Et ne faut-il pas que vous puissiez en fournir la preuve si on vous la demande ? Eh bien ! en voyant ce titre, le moyen de douter encore de vos droits ou de se méprendre sur votre qualité ? Comment seriez-vous possesseur de ce château si vous n'étiez pas mon mari ?

JEAN.

A merveille ! vous avez raison : c'est une réponse à tout.

M^{me} DUTILLÉ.

N'est-ce pas ? Oh ! j'ai sagement fait d'y penser.

JEAN.

Oui... mais, prenez garde, madame : le marquis est bien fin, et pour qu'il se trompât sur la valeur d'un pareil acte, il faudrait qu'il fût en bonne forme.

M^{me} DUTILLÉ.

Oh ! à cet égard, j'ai pris mes mesures, soyez tranquille.

JEAN.

Mais c'est qu'alors, madame, je ne sais plus si je dois l'accepter : c'est un titre de propriété que vous laissez dans mes mains.

M^{me} DUTILLÉ.

Oh ! monsieur, j'y mettrais sans hésiter toute ma fortune.

JEAN.

Vous le pourriez sans crainte, madame, car si j'avais un vœu à former, ce n'est pas elle que j'ambition-

nerais, mais plutôt le... Tenez, madame, revenons à ce papier, car je ne sais plus ce que je dis.

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, revenons-y... les momens sont précieux... (*Lui présentant l'acte.*) Prenez.

JEAN.

J'obéis.

M^{me} DUTILLÉ, *à part et avec joie.*

Enfin, il est entre ses mains!...

LE MARQUIS, *en dehors.*

Chez madame... bien obligé.

M^{me} DUTILLÉ.

Le marquis!

SCÈNE I V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! je vous retrouve, enfin! Recevez mon compliment: vous faites les honneurs de chez vous avec une grâce...

JEAN.

Mille pardons; je suis désolé de ce qui est arrivé... Je comptais vous retrouver ici... je vous ai tout-à-coup perdu de vue.

LE MARQUIS.

Oui, dans un carrefour.

JEAN.

Précisément... c'est ce qui fait que je n'ai pas pu savoir quelle route vous avez prise. Je vous ai appelé.

LE MARQUIS.

Ah! bien bas alors, car je n'ai rien entendu.

JEAN.

Oh! en plein air, vous savez?...

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... la voix se perd...

LE MARQUIS.

Cela dépend, madame, du degré de force qu'on lui imprime. Je suis convaincu que si monsieur votre mari avait donné un peu d'étendue à la sienne, elle serait arrivée jusqu'à moi.

JEAN.

Vous croyez ? ce n'est pas probable.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous demande pardon, car je ne me suis tiré de là qu'en me faisant entendre d'un jardinier qui travaillait à plus de deux cents pas du labyrinthe... sans quoi j'y serais encore... Il est vrai que, moi, je ne me suis point épargné, et j'ai crié de façon à être entendu.

JEAN.

Voulez-vous prendre quelque chose ?

LE MARQUIS.

Merci. Si je deviens propriétaire du château, je fais abattre le labyrinthe ou je vous en demanderai la clé.

JEAN.

Il est vrai... qu'en étourdi... j'ai oublié que vous ne pouviez en connaître les détours aussi bien que moi.

LE MARQUIS.

Ah ! vous n'êtes arrivé que d'hier soir : vous n'avez pas eu le temps d'en faire une étude bien approfondie.

JEAN.

Je m'y suis promené ; cela suffit.

LE MARQUIS.

Il paraît que vous avez mieux retenu ses sinuosités que la direction des allées du parc, car nous sommes partis trois fois pour retourner au château, et nous nous sommes toujours retrouvés au potager.

JEAN.

Nous causions : vous savez ? cela distrait. Mais j'oublie, moi, que vous êtes venu ici pour affaires et que vos momens sont précieux.

LE MARQUIS.

Du tout.

JEAN.

Nous allons continuer notre promenade.

LE MARQUIS.

Ah ! encore ? Est-ce que vous ne trouvez pas que nous nous y prenons un peu tard ?

JEAN.

Non , nous avons si peu de chemin à faire d'ici à la ferme.

LE MARQUIS.

Au fait : c'est tout près , deux petites lieues , à ce qu'on dit.

M^{me} DUTILLÉ.

Tout au plus.

LE MARQUIS, à part.

On veut me conduire là-bas et m'y retenir.

JEAN.

Ce sera une promenade charmante, au contraire.

LE MARQUIS.

Ravissante : c'est ce que je pense.

JEAN.

Partons-nous ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! non, non, vraiment... Toute réflexion faite, je ne vois pas pourquoi je vous dérangerais pour aller examiner par moi-même l'état de ces fermes : je m'en rapporte parfaitement à ce que vous m'en avez dit.

JEAN.

Ah ! vous partez alors sans plus amples renseignements ?

LE MARQUIS.

Non , je reste pour traiter l'affaire avec vous , si vous voulez.

JEAN.

Comment ? de confiance.

LE MARQUIS.

Oui, voilà comme je suis. Je ne sais pas ce que c'est que d'attendre, d'hésiter. Quand une chose me convient, je me décide tout de suite.

JEAN.

Eh bien! je vous ai jugé de ce caractère-là.

LE MARQUIS.

Vraiment? Or, une fois décidé, je vais droit au but. Nous n'aurons pas de peine à nous entendre. Une terre de l'importance et de l'étendue de la vôtre... ça vaut quatre cents mille livres... bien payé... N'est-ce pas? Eh bien! vous demandez de celle-ci?...

JEAN.

Quatre cent mille écus.

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas trop.

JEAN.

C'est donné.

LE MARQUIS.

C'est pour rien.

JEAN.

Je suis comme vous, moi, très-rond en affaires. Voilà déjà un point sur lequel nous sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Oui. Oh! à ce prix-là nous n'aurons pas de discussion; nous pourrions même terminer tout de suite; mais, j'y pense: vous n'avez peut-être pas ici les papiers, les titres de propriété qui vous seraient nécessaires?

JEAN.

Si! Mais, vous-même, vous n'êtes peut-être pas bien apte à en juger la valeur?

LE MARQUIS.

Si! Je ne demanderais pour cela que de pouvoir les tenir un instant.

JEAN.

Je vais les mettre sous vos yeux.

LE MARQUIS.

Ah ! vous me ferez plaisir.

JEAN, *lui remettant l'acte qu'il a dans sa poche.*

C'est extrêmement facile.

LE MARQUIS, *à part.*

Un acte authentique ! une donation faite il y a cinq mois !... Et c'est là monsieur de Murray ?... Ah ! ça , je ne sais plus où j'en suis.

JEAN.

Est-ce que vous avez quelque observation à faire ?

LE MARQUIS.

Non... du tout...

JEAN, *bas, à M^{me} Dutillé.*

Comme il est déconcerté !

M^{me} DUTILLÉ, *de même.*

Mon espérance n'est pas trompée.

LE MARQUIS, *à part.*

Voyons : une pareille donation... Est-ce que ce serait le mari ?

JEAN.

Dites donc : je vais envoyer chercher un notaire ?

LE MARQUIS, *à part.*

Il s'imagine que je veux acheter sa propriété....
(*Haut.*) C'est inutile.

JEAN.

Si ! Vous êtes pressé , et nous sommes d'accord sur le prix.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! ça , il ne va pas me laisser respirer , à présent.

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Je crois que le marquis ne restera pas longtemps ici !

SCENE V.

LES MÊMES, VACOSSIN.

VACOSSIN.

J'attends ces messieurs ! quand ils seront disposés à partir... (*Bas, à M^{me} Dutillé.*) A quoi pensent-ils donc ? La nuit vient... nous n'aurons jamais le temps...

JEAN.

Monsieur le marquis est satisfait de ce qu'il a vu ; il n'en demande pas davantage.

LE MARQUIS.

Non, cela me suffit.

VACOSSIN, *bas, à M^{me} Dutillé.*

J'ai tout arrangé.

M^{me} DUTILLÉ, *bas, à Vacossin.*

Faites disposer une chambre dans la partie la plus reculée du château.

VACOSSIN, *de même.*

Oui... il y en a une toute prête à la ferme.

M^{me} DUTILLÉ, *de même.*

On vous dit au château.

VACOSSIN, *de même.*

Ah ! il en faut une autre au château, à présent... (*A part.*) Ah ! ça, je passe mon temps à faire faire des lits : c'est assez bête, si personne n'y couche.

SCENE VI.

LES MÊMES, ROSE, JOB.

JOB, *du dehors.*

Oui... vous êtes bien gentille, mais je ne peux pas m'en retourner : il faut que j'entre.

JEAN, *à part.*

La voix de Job !

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

O mon Dieu !... (*Bas.*) Monsieur Vacossin, courez...

JOB.

Tout le monde est là ? tant mieux, c'est ce qu'il me faut...

Il entre en scène.

ROSE , qui le suit en tâchant de le retenir.

Mais, monsieur...

JOB.

C'est moi, pardon, ne vous dérangez pas. Je reviens exprès. Il y a quelqu'un ici qui a fouillé dans mes poches et qui y a oublié quelque chose.

VACOSSIN.

Comment ? qu'est-ce que c'est ?

JOB.

Je me disais aussi !... Mais, va-t'en... sauve-toi... A quel propos ? pourquoi que l'on m'en veut?... Vous comprenez ?.. J'étais parti extrêmement intrigué. J'avais déjà fait quatre lieues sans pouvoir deviner pourquoi je courais comme ça, quand l'idée me vint qu'on pourrait bien avoir fait quelque mauvais coup au château et m'en avoir soupçonné... Ça se fait tous les jours quand on ne connaît pas les personnes... J'en étais là de mes réflexions et de ma course, lorsqu'en mettant la main dans ma veste, je sens dans un coin quelque chose de tout-à-fait inusité dans mes poches. Je regarde, et qu'est-ce que je vois?... un rouleau en or. Qu'est-ce qui l'avait mis là ?

JEAN , regardant M^{me} Dutillé.

C'est elle !

JOB.

Le voleur qui, au moment d'être surpris et trouvant une poche sous sa main, s'est dit : Tiens ! je vas déposer ça là-dedans.

VACOSSIN , à part.

Il n'est pas permis d'être aussi bête que ça.

JOB.

N'est-ce pas, monsieur ? car, enfin, si je n'avais pas

su le compte de mon argent, j'aurais pu croire que ça m'appartenait. Mais j'ai vu tout de suite que ça n'était pas à moi. Vous comprenez ?... J'avais douze sous que j'avais donnés le matin... ça ne pouvait pas être le reste.

VACOSSIN.

Et il revient pour ça ! Mais, parblen ! ce rouleau, c'est moi qui l'ai mis dans votre poche.

JOB.

Vous ?

VACOSSIN.

Sans doute : par ordre de madame, imbécile !

M^{me} DUTILLÉ, *à part*.

Je suis au supplice... (*Haut.*) Eh ! oui, par mon ordre. Ce n'était pas la peine de s'inquiéter pour *si peu*.

JEAN.

De revenir.

VACOSSIN.

De faire une scène ridicule.

LE MARQUIS, *à part*.

Tiens ! tiens ! tiens !...

M^{me} DUTILLÉ.

Personne ici ne vous soupçonnait.

JEAN.

Mais non, certainement...

ROSE.

Il aurait si bien pu continuer sa route !

VACOSSIN.

On ne pensait pas à lui seulement.

JOB.

Ah ! ça, pourquoi, alors, que l'on m'a renvoyé ce matin ?

LE MARQUIS, *à part*.

On l'a renvoyé ?

JOB.

Pourquoi que l'on était si pressé de me faire sau-

ver? et seul, encore !... Il y avait une raison... Ah ! si nous étions partis tous les deux...

LE MARQUIS.

Pardon ! vous dites ?...

JEAN.

La raison ?...

M^{me} DUTILLÉ.

O mon Dieu !...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est donc que ce garçon-là ?

JEAN.

C'est mon domestique.

JOB.

Hein ?

JEAN.

La raison... Tout autre l'aurait devinée... D'ailleurs, ce n'est pas ici le moment de la donner...

LE MARQUIS.

Sans doute, mon cher. Vous ne voyez donc pas que, depuis un quart-d'heure, tout le monde vous dit de vous en aller ? Puisqu'on ne tient pas à vous voir, que l'on ne peut pas vous donner d'explications... que diable ! allez-vous-en !

JOB.

Ah ! ça, vous, monsieur, je vous prie de ne pas me parler comme à un valet de chambre... Non : je vous dis ça, parce que... je veux bien être le domestique de mon ami, mais...

M^{me} DUTILLÉ.

Ciel !

JEAN, *bas*.

Malheureux ! tu me perds !

JOB, *bas*.

Ah ! bah !

LE MARQUIS.

Comment ! votre ami ?

JOB.

Eh bien ! oui, mon ami !... Je l'appelle mon ami... et lui aussi... Quand il a besoin de s'habiller, il me dit : Mon ami, apporte-moi mes bottes.

VACOSSIN, *à part.*

Bien ! il a trouvé là un beau moyen de se justifier.

ROSE, *bas, à Vacossin.*

Cherchez un prétexte pour couper court à la conversation.

VACOSSIN, *de même.*

J'en ai un.

Il sort vivement.

JOB, *bas, à Jean.*

C'est pas mal arrangé, hein ?

JEAN, *à part.*

Maladroit, va !

JOB, *bas.*

Ce n'est pas assez ?... (*Haut.*) Vous comprenez ? quand on ne s'est jamais quitté, ça donne des manières de familiarité... Nous ne nous sommes jamais quittés... Je suis entré à son service, ô mon Dieu ! je n'étais pas plus haut...

LE MARQUIS.

Avant son mariage ?

JOB.

Hein ?

JEAN.

Oui... oh ! bien avant mon mariage...

JOB.

Hein?... Je crois bien... pardine !... (*Bas.*) T'es marié ?

JEAN.

Il l'a même connu avant tout autre.

JOB.

Oui... (*Bas.*) T'es marié ?

JEAN.

Car c'est lui qui m'accompagnait lorsque...

JOB.

Oui... c'est moi... Je connais beaucoup sa femme...

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Nous sommes perdus !

ROSE, *à part.*

Je ne sais comment l'avertir...

JEAN.

Oui... en effet... il la connaît... et s'il avait été ici lorsque le secret a cessé d'être nécessaire...

JOB.

Oui... si j'avais été ici...

JEAN.

C'est lui qui, le premier, aurait pu dire, en la montrant...

JOB.

Oui, c'est moi qui aurait pu dire...

JEAN, désignant M^{me} Dutillé.

C'est elle.

JOB.

C'est... (*A part.*) Ah ! bah !... (*Haut.*) C'est elle !... (*A part.*) Je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir le cauchemar.

ROSE.

Il m'en a pris une sueur froide.

VACOSSIN, *à part, en entrant avec empressement.*

Est-ce que j'arrive encore à temps?... (*Haut.*) Les ordres de madame sont exécutés. Si monsieur le marquis veut prendre connaissance de son appartement, tout est disposé pour le recevoir.

ROSE, *à part.*

Enfin !

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Je respire.

LE MARQUIS, *à part.*

J'ai failli être leur dupe. C'était bien joué jusque-

là... Malheureusement, voilà un petit incident qui est venu déranger un peu les combinaisons...

VACOSSIN.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Ah ! très-bien : je vous rends grâce ; mais , il n'est pas tard , ce me semble, et madame trouvera peut-être que l'on se retire de bien bonne heure.

M^{me} DUTILLÉ.

Je me sens fatiguée.

LE MARQUIS.

C'est différent : je craindrais alors d'être importun en restant davantage.

VACOSSIN.

Voici la clé de l'appartement.

LE MARQUIS, *la prenant.*

Merci... (*A part.*) Elle ne me servira pas : je vais commencer par la perdre.

JEAN, *bas, à Job.*

J'irai te retrouver : j'ai à te parler : ne te couche pas.

JOB, *bas.*

Je vais passer la nuit debout.

LE MARQUIS, *saluant.*

Madame... (*A Jean, qui fait un mouvement pour sortir.*) Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ?... Vous êtes chez vous... Je vous en prie... ne vous dérangez pas.

M^{me} DUTILLÉ, *bas, à Vacossin.*

Je me sens inquiète. Veillez aussi longtemps que vous verrez de la lumière chez moi.

VACOSSIN, *de même.*

Oui... madame... quand elle s'éteindra...

M^{me} DUTILLÉ, *de même.*

C'est que je serai tranquille.

LE MARQUIS.

Restez, je vous en conjure... (*A part.*) Ah ! on a

voulu ruser avec moi... J'ai la partie belle à présent, et, parbleu ! on le paiera cher... (*Haut, et saluant.*) Madame...

ENSEMBLE.

AIR :

LE MARQUIS.

A moi, maintenant !
Je puis, à présent,
De leur embarras
Rire tout bas.

JEAN, ROSE, VACOSSIN.

Il sort ; c'est charmant ;
Car, en demeurant,
Il doublait, hélas !
Notre embarras.

M^{me} DUTILLÉ.

Il sort ; c'est charmant :
Mais, en s'éloignant,
Il me laisse, hélas !
Nouvel embarras.

JOB.

Je sors promptement ;
Car, en demeurant,
Je double, hélas !
Leur embarras.

SCÈNE VII.

M^{me} DUTILLÉ, JEAN.

M^{me} DUTILLÉ.

Eh bien ! monsieur, vous restez ?

JEAN.

J'attends que le marquis se soit éloigné.

M^{me} DUTILLÉ.

Mais, du tout... Je ne veux pas qu'il pense...

JEAN.

Je fais mal (on ne le suivant pas, madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

Je ne dis pas... je ne sais... (*À part.*) Oh ! dans quelle position je me suis mise !

JEAN.

Vous l'avez entendu tout-à-l'heure ; il me pressait de demeurer... j'ai cru prudent de céder à ses instances... c'est un moyen auquel j'ai recours encore pour lui donner le change.

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... oh ! celui-là me paraît assez fort.

JEAN.

Mais, hélas ! je ne me flatte pas qu'il nous réunisse, à présent.

M^{me} DUTILLÉ.

Alors, monsieur, il ne faudrait pas l'employer, voyez-vous ?

JEAN.

Tout allait si bien quand ce malheureux Job est arrivé !

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, et maintenant mes craintes sont revenues plus vives qu'auparavant.

JEAN.

Ah ! madame, vous n'avez rien à redouter tant que je serai auprès de vous.

M^{me} DUTILLÉ.

C'est que vous ne pouvez pas y rester.

JEAN.

C'est vrai ! je l'oublie toujours, moi ; il me paraîtrait si doux de vous protéger, de vous défendre !

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

C'est tout cela aussi que je voudrais bien ne pas entendre.

JEAN.

Comment se souvenir que l'on n'en a pas le droit lorsque l'on vous voit, et qu'au prix de sa vie...

M^{me} DUTILLÉ.

Regardez donc, je vous prie... s'il y a de la lumière en face, chez monsieur Vacossin... (*A part.*) Je crois qu'il était temps de l'interrompre.

JEAN:

J'y vais, madame... (*A part.*) Me voilà encore ; je m'étais pourtant bien promis de garder le silence... mais c'est plus fort que moi... (*Il s'approche de la croisée.*) Je ne vois rien, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Je lui avais pourtant dit de veiller... Il ne sera pas rentré encore; vous le trouverez sans doute en bas.

JEAN.

Vous croyez?... je comprends... je lui recommanderai... Je me retire madame... (*A part.*) C'est singulier, on dirait que cela me coûte... Allons donc! je suis fou... c'est ce rôle de mari, aussi... (*Saluant.*) Madame...

ROSE, à Jean, en entrant, après avoir tiré la porte sur elle.

Restez, le marquis est là, à côté, dans la bibliothèque.

M^{me} DUTILLÉ.

Le marquis!

ROSE.

Il s'y est installé; personne ne peut entrer ici ou en sortir sans passer devant lui. La clé de sa chambre est égarée, à ce qu'il prétend; monsieur Vacossin l'a laissé monter par le petit escalier... il a perdu la tête, il n'a pas eu la présence d'esprit de le conduire ailleurs.

M^{me} DUTILLÉ.

O mon Dieu!...

Rose va fermer le verrou de la petite porte qui conduit de chez M^{me} Dutillé dans la bibliothèque.

ROSE.

Si de la place qu'il a prise on ne peut entendre ce qui se dit ici, du moins on sait s'il y a quelqu'un, car ce vitrage laisse passer la lumière...

Elle indique le haut de la porte qui va à la bibliothèque.

M^{me} DUTILLÉ.

Eh bien! monsieur?

JEAN.

Eh bien! madame?

M^{me} DUTILLÉ.

Que faire, à présent?

ROSE.

Ma foi, je n'en sais trop rien... C'est que monsieur ne peut plus sortir.

M^{me} DUTILLÉ.

Plus sortir?... Vous n'y pensez pas.

ROSE.

Dam' ! à moins de tout avouer.

M^{me} DUTILLÉ.

Je l'aimerais mieux cent fois.

JEAN.

Eh ! mon Dieu ! oui, madame ; c'est le plus court moyen... je vais l'aller trouver... je lui expliquerai tout, moi, soyez tranquille ; il ne restera pas là.

ROSE.

Oui, et ferez-vous que lorsqu'il saura madame libre, il cesse ses poursuites... Ne vaudrait-il pas mieux s'en débarrasser une bonne fois, et puisqu'on a essayé de le tromper, tenter d'aller jusqu'au bout ? Pour ma part, j'y mettrais de l'amour-propre.

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, mais, songez donc, ici, ici... ça ne se peut pas.

ROSE, *passant au milieu.*

Je sais bien que c'est délicat ; mais, après tout, excepté lui, tout le monde est dans la confiance... D'ailleurs, est-il quelqu'un qui osât élever un soupçon jusqu'à madame?... En n'ayant pas l'air de redouter sa présence, on réussira peut-être à le tirer de là.

M^{me} DUTILLÉ.

Sans doute : il faut à l'instant même lui chercher une autre chambre dans le château.

ROSE.

Oui... mais vos gens seuls peuvent s'en charger.

M^{me} DUTILLÉ.

Comment ne l'ont-ils pas encore fait ?

ROSE.

Je vais m'en occuper ; malheureusement nous ne sommes arrivés que d'hier, et tout m'est étranger ici... N'importe, je cours.

M^{me} DUTILLÉ.

Vous ? Mais c'est qu'en attendant...

ROSE.

Reposez-vous sur moi, je connais mes instructions... C'est bien cela, préparer la chambre, la lui faire proposer ; ne prendre que le temps nécessaire, assez pour le convaincre, pas assez pour compromettre madame...

Elle sort vivement.

M^{me} DUTILLÉ.

Eh bien !... elle nous quitte?... Seuls !... nous voilà seuls, monsieur.

JEAN.

Eh ! mon Dieu ! oui, madame.

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Vraiment, je ne sais quelle contenance prendre.

JEAN, *après quelques instans d'hésitation, cherchant à engager la conversation, à part.*

Nous ne pouvons cependant pas rester ainsi éternellement, sans rien dire... je ne sais sur quel sujet mettre la conversation ; c'est très-embarrassant à cette heure-ci.

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Que faire d'ici au retour de Rose ?

JEAN.

Platt-il ?

M^{me} DUTILLÉ.

Rien.

JEAN.

Je croyais...

M^{me} DUTILLÉ.

Non, je me parlais à moi-même.

JEAN.

C'est comme moi, madame... Je me disais à l'instant que je voudrais trouver un moyen de vous faire oublier la position singulière dans laquelle nous sommes...

M^{me} DUTILLÉ.

Un moyen de faire paraître le temps moins long?... oh! si j'en connaissais un!... Pardon, vous comprenez...

JEAN.

Oh! parfaitement, madame... C'est pour vous qu'il serait à souhaiter que l'on pût l'abrèger.

M^{me} DUTILLÉ.

Pour tous deux.

JEAN.

Oh! non, pour vous, car, pour moi...

M^{me} DUTILLÉ, *vivement*.

Oui... pour moi.

JEAN.

Avec quelque lenteur qu'il marche, il s'écoulera toujours trop vite.

M^{me} DUTILLÉ, *à part*.

Voilà.

JEAN.

Moi, je dois bénir le hasard qui semble prendre à tâche de me favoriser, et...

M^{me} DUTILLÉ.

Si nous lisions quelque chose?

JEAN.

Vous croyez?

M^{me} DUTILLÉ.

Oui, cela distrait beaucoup. Voici justement un livre... On l'aura oublié là en rangeant la bibliothèque.

JEAN.

Je suis à vos ordres, madame... (*Prenant le volume.*)

Les Commentaires de César. Oh ! celui-là... je ne crois pas... Moi, madame, je dois remercier...

M^{me} DUTILLÉ.

Si... si... au contraire... celui-là... cela m'intéressera beaucoup.

JEAN.

Vraiment?... C'est bien aride... Cependant, si vous le désirez...

M^{me} DUTILLÉ.

Je vous en prie... (*A part.*) J'aime mieux cela...

JEAN.

J'ouvre au premier endroit venu... Vous n'y tenez pas ?

M^{me} DUTILLÉ.

Oh ! n'importe !

JEAN, lisant.

« Livre septième... » (*A part.*) Je ne me serais jamais douté, par exemple, que ce serait pour continuer mes études que... (*Lisant.*) « L'année avait été sèche et la récolte médiocre ; cette circonstance obligea César à disséminer ses troupes en différentes provinces : une légion fut placée chez les Morins, une autre chez les Nerviens, une troisième chez les Esuens, la quatrième chez les Rémois, la cinquième chez les Eburons... » (*S'interrompant.*) Est-ce que vous trouvez cela attachant, madame?... »

M^{me} DUTILLÉ.

Extrêmement... (*A part.*) On ne vient pas !

JEAN, sautant plusieurs feuillets.

« ...Vercingétorix, consterné de cet échec, se retira sous les murs d'Alise... » (*A part.*) Je voudrais bien savoir ce que fait le marquis dans ce moment-ci... (*Lisant.*) « ...Sous les murs d'Alise, ville considérable des Mandubiens... »

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Personne!

JEAN.

Plait-il? Il me semble, madame, que vous êtes plus agitée que tout-à-l'heure... Oh! s'il m'étais permis...

M^{me} DUTILLÉ, *vivement.*

Des Mandubiens.

JEAN, *reprenant.*

« Des Mandubiens... Elle est située sur une montagne fort élevée, à ses pieds coulent deux rivières qui laissent entre-elles une plaine assez étendue... »
(*S'interrompant.*) Suivez-vous, madame?

M^{me} DUTILLÉ.

Oh! parfaitement.

JEAN.

« Vercingétorix... » (*A part.*) Est-ce que nous allons lire tout le volume... (*Continuant.*) « Vercingétorix... » (*S'interrompant.*) Pardon, on commence à n'y plus très-bien voir.

M^{me} DUTILLÉ, *remarquant la bougie qui est près de finir.*

Ah! ah! grand Dieu!

JEAN, *lisant.*

« Obligé d'y renfermer son armée... »

M^{me} DUTILLÉ.

Et on ne vient pas! on ne vient pas!

JEAN.

Je crois que nous pouvons quitter ce livre, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Oui... (*A part.*) Oh! cette lumière!... Et Vacossin ne doit veiller que tant qu'il la verra.

JEAN.

Qu'avez-vous, madame?

M^{me} DUTILLÉ.

Rien.

JEAN.

Votre agitation redouble.

M^{me} DUTILLÉ.

Non.

JEAN.

Elle augmente à un point qui m'effraie, en vérité...

M^{me} DUTILLÉ.

Ce n'est rien.

JEAN.

Qui peut vous troubler ainsi? quel motif?

M^{me} DUTILLÉ.

C'est que les instans s'écoulent, monsieur... c'est qu'il est fort tard... (*Jetant les yeux du côté de la bougie.*) Et vous ne vous apercevez pas...

JEAN.

Que cette lumière est la seule qui nous éclaire?... en effet...

M^{me} DUTILLÉ, *se dirigeant vers sa chambre.*

Oui, monsieur...

JEAN, *s'éloignant d'elle.*

Demeurez! Voilà donc la cause de votre effroi?... c'est moi qui l'inspirait!... et cette lumière près de s'éteindre... Ah! vous n'avez pas cru que si elle cessait de nous éclairer, je resterais ici, madame.

M^{me} DUTILLÉ.

Non, je ne l'ai pas pensé... Vous allez partir, n'est-ce pas?... Il vaut mieux tout laisser deviner, cela ne compromet du moins que ma tranquillité.

JEAN.

La compromettre, madame?... et pourquoi, s'il y a moyen de faire autrement? Non, puisqu'il m'est interdit de prendre votre défense, laissez-moi, du moins, tenter d'assurer votre repos...

M^{me} DUTILLÉ.

J'en fais volontiers le sacrifice à présent, et quoique cette porte soit gardée...

JEAN.

Toutes les issues ne le sont peut-être pas... il en reste une.

M^{me} DUTILLÉ.

Cette fenêtre !...

JEAN.

Soyez sans crainte, elle n'est pas haute, et le fût-elle davantage, est-ce que j'hésiterais lorsqu'il s'agit de vous épargner un chagrin, madame ?

M^{me} DUTILLÉ.

Par là ?... Non, je ne le veux pas ?

JEAN.

Prenez garde que l'on ne vous entende.

M^{me} DUTILLÉ.

Mais c'est qu'aussi je ne puis consentir...

JEAN.

Celui qui a les yeux sur cette lumière m'entendra frapper à sa porte au moment où elle cessera de paraître ; mais d'ici, de cette place, laissez-moi profiter de la clarté qui nous reste et qui me permet de vous voir encore.

M^{me} DUTILLÉ.

Monsieur, monsieur... le temps passe, je vous en conjure...

JEAN.

Vous savez ce que je vous ai promis...

M^{me} DUTILLÉ.

Elle va s'éteindre.

JEAN.

Et je partirai.

M^{me} DUTILLÉ.

Elle s'éteint !

JEAN.

Et vous êtes seule, madame.

M^{me} DUTILLÉ, poussant un cri.

Ah !

*JEAN, reparaissant.*Un homme est en bas... le domestique du marquis !
Impossible de descendre sans être vu par lui.*M^{me} DUTILLÉ.*

Grand Dieu!...

JEAN.

Les deux issues sont gardées... Que faire ?

M^{me} DUTILLÉ, courant ouvrir la porte de la bibliothèque.

Attendez!... Monsieur le marquis!... entrez.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Hein? pardon... Vous m'appellez, madame ?

*M^{me} DUTILLÉ.*Entrez, monsieur, votre plan a été si bien concerté,
vos mesures si bien prises, que votre présence ici est
devenue indispensable.*LE MARQUIS, à part.*

Ah! enfin!

*M^{me} DUTILLÉ.*Vous avez soupçonné que je n'étais pas mariée, vous
avez voulu me contraindre à vous le dire, et pour m'ar-
racher cet aveu, vous avez agi comme nul autre n'eût
osé le faire. Je sais ce que vous doit ma famille, mon-
sieur; mais les ménagemens même que j'ai toujours
gardés envers vous méritaient plus d'égards, peut-être.
Quoi qu'il en soit, vous allez tout savoir.

LE MARQUIS.

C'est inutile, madame, et je n'ai plus rien à ap-
prendre à présent.

M^{me} DUTILLÉ.

Je tiens à tout vous dire, moi, et cette fois, j'y mettrai la plus entière franchise. Non, monsieur, je ne suis pas mariée, et j'ajoute que, quoique libre, ma main ne saurait davantage être à vous... car je ne vous aime pas, monsieur, je crains de ne pouvoir jamais vous aimer... et...

LE MARQUIS.

Assez, madame; vous aviez raison... en voilà plus que je n'en demandais... (*A part.*) C'est extrêmement net... (*Haut.*) Si j'ai en des torts, madame, je suis prêt à les reconnaître, mais vous m'aviez piqué au jeu, convenez-en. J'ai été un instant dupe de votre ruse... Oui, tantôt... à la vue de cette donation... et cependant le nom de monsieur de Murray aurait dû me l'expliquer.

JEAN.

Que dites-vous, monsieur? Cet acte n'avait d'autre valeur que celle que vous lui prêtiez?

LE MARQUIS.

Ah! pardonnez-moi... cet acte...

M^{me} DUTILLÉ, à Jean.

Il vous appartient, monsieur... il est à vous.

JEAN.

A moi?... Daté de Paris!... Il y a cinq mois.

M^{me} DUTILLÉ.

Vous le voyez... ce n'est pas d'aujourd'hui que j'aurais voulu le remettre en vos mains; vous pouvez l'accepter, monsieur... Tant de gens doivent leur fortune à votre père, qu'il est juste que quelques-uns s'en souviennent.

JEAN.

Comment?

M^{me} DUTILLÉ.

Ne m'en demandez pas davantage. Je n'avais reçu

ces biens que comme un dépôt... je suis heureuse de vous les rendre, et quand vous les aurez acceptés, s'il est un de nous qui doive à l'autre quelque reconnaissance, ce sera moi, monsieur, je vous le jure.

JEAN.

Je vous écoute, madame, et je ne sais si je veille. Quoi ! il serait vrai ! cet acte... ces biens... c'est votre fortune que vous me donniez ?... Mais quel droit puis-je y avoir, moi ? Ah ! je comprends que vous vous soyez servi d'un détour pour me la faire accepter... car je ne savais rien, monsieur... Ce titre, je ne l'avais pas lu... je ne le croyais destiné qu'à vous tromper... et ce titre était réel... c'était une donation qu'elle me faisait à moi ! de sa fortune... Mais elle est à elle... je ne l'accepte pas... (*Déchirant l'acte.*) Non, je ne l'accepte pas, monsieur.

M^{me} DUTILLÉ.

Arrêtez...

JEAN.

Votre fortune, madame ?... Ah ! ce n'est pas ainsi que je voudrais la partager avec vous. Il est temps que je m'éloigne... ne fût-ce que pour échapper à vos bienfaits.

M^{me} DUTILLÉ.

Mais, monsieur...

JEAN.

Croyez-moi, il faut que je parte, car ce n'est pas de la reconnaissance que j'éprouve pour vous ; non : je vous tromperais en vous le laissant croire. C'est un sentiment plus vif, plus profond, plus irrésistible... Il faut que je parte, car si je restais, je vous dirais que je vous aime, madame !

M^{me} DUTILLÉ, *à part.*

Eh ! mon Dieu ! il me l'a déjà dit.

LE MARQUIS, *à part.*

J'ai servi à amener ça, moi.

JEAN.

Je vous aime... Cet amour que je n'aurais pas osé vous exprimer quand nous étions tous deux renfermés ici... je puis vous l'avouer maintenant que nous ne sommes plus seuls.

LE MARQUIS.

Hein?... Si c'est pour ça qu'ils m'ont appelé...

JEAN.

Ah! j'aurais été bien malheureux, madame, de m'éloigner sans vous avoir révélé mon secret, mais à présent que vous le connaissez, dites-moi de partir, car bientôt je n'en aurai plus la force.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! ça, je joue ici un singulier personnage.

SCENE IX.

LES MÊMES, ROSE, VACOSSIN, JOB.

VACOSSIN.

La chambre de monsieur le marquis est prête.

LE MARQUIS.

Ma chambre? merci! c'est, je crois, ma voiture qu'il me faut.

ROSE.

Votre voiture?...

M^{me} DUTILLÉ.

Vous partez, monsieur?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas trop, madame, ce que j'aurais à faire ici, à moins qu'en expiation de mes torts vous n'exigiez que je serve de témoin à monsieur.

JEAN.

Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Rien... Je vous offre une place dans ma voiture, si vous voulez.

JEAN.

A moi ?

LE MARQUIS.

Ah ! vous n'êtes pas décidé à partir ?

JEAN.

J'attends que madame m'ordonne de m'éloigner.

M^{me} DUTILLÉ.

Monsieur de Murray... vous êtes ici chez vous.

JEAN.

Qu'entends-je?... s'il était vrai?... Ah ! madame, mon bonheur est si grand que je n'ose y croire.

LE MARQUIS.

Ça ne pouvait pas manquer : toutes les fois que je lui ai fait la cour, je lui en ai toujours fait épouser un autre.

JOB.

Je ne me suis pas couché, tu sais?... Ah ! pardon...

M^{me} DUTILLÉ.

Oh ! ne vous gênez plus.

JOB.

Je ne suis donc plus ton domestique ? Tant mieux : ça m'humiliait.

JEAN.

Tu restes mon ami.

ROSE, *au Marquis.*

Décidément, je crois qu'on n'a pas de goût pour vous : vous avez déjà échoué deux fois, vous seriez, peut-être, plus heureux une troisième.

LE MARQUIS.

C'est possible... mais je ferai bien de me marier en attendant.

FIN.